

Maison d'Auguste Comte  
L'Heure Philo du 19 février 2019  
Le sociologue excuse-t-il nos fautes ?

Dans Extension du domaine de la lutte, Michel Houellebecq invite à observer la manière dont les conduites individuelles se ramènent le plus souvent à des normes sociales : « *l'expérience m'a rapidement appris que je ne suis appelé qu'à rencontrer des gens sinon exactement identiques, du moins tout à fait similaires dans leurs coutumes, leurs opinions, leurs goûts, leur manière générale d'aborder la vie* ». L'écart de conduite est une exception qui confirme la règle : l'écart n'est jamais qu'un écart par rapport à une moyenne. La volonté de se distinguer reste elle aussi prisonnière du conformisme : « *j'ai également eu l'occasion de me rendre compte que les êtres humains ont souvent à cœur de se singulariser par de subtiles et déplaisantes variations, déficiences, traits de caractère* et ainsi de suite - *sans doute dans le but d'obliger leurs interlocuteurs à les traiter comme des individus à part entière. Ainsi l'un aimera le tennis, l'autre sera friand d'équitation, un troisième s'avèrera pratiquer le golf* ». L'œuvre de Houellebecq ne cesse de vérifier l'hypothèse d'individus singuliers nostalgiques d'une norme : « Michel vivait dans un monde (...) rythmé par certaines cérémonies commerciales - le tournoi de Roland-Garros, Noël, le 31 décembre, le rendez-vous biannuel des catalogues 3 Suisses. Homosexuel, il aurait pu prendre part au Sidathon, ou à la Gay Pride. Libertin, il se serait enthousiasmé *pour le Salon de l'érotisme. Plus sportif, il vivrait à cette même minute une étape pyrénéenne du Tour de France. Consommateur sans caractéristiques, il accueillait cependant avec joie le retour des quinzaines italiennes dans son Monoprix de quartier* » (M. Houellebecq, Les Particules Élémentaires). Il n'y a sans doute rien d'excessif à affirmer que le romancier tente de déployer dans son œuvre l'analyse minutieuse de la société française contemporaine à travers le prisme de la sexualité des individus. La société n'organise-t-elle pas l'union entre les individus à partir des valeurs qu'elle prône ? Les goûts sont certes relatifs aux individus, mais ils sont d'abord des normes et des valeurs qu'encourage ou refuse la société.

Comment un romancier pourrait-il faire œuvre de sociologue ? Le roman raconte une histoire d'individus alors que la sociologie comme science des faits sociaux humains cherche à rendre compte des lois sociales. Il s'agit là du problème de la forme de l'expression romanesque. Ancré dans l'individuel et le détail, le roman pourrait-il se hisser au niveau du général et des constantes ? La réponse sera donnée implicitement dans Plateforme, traité en acte du style de Houellebecq. Le problème est formulé dès Extension du domaine de la lutte avec une honnêteté qui laisse entrevoir son œuvre à venir : « *la forme romanesque n'est pas conçue pour peindre l'indifférence, ni le néant* ; il faudrait inventer une articulation plus plate, plus concise et plus morte ». Si les éléments de sociologie sont présents, il manque néanmoins la trame d'une théorie et des concepts définis. L'arrière-plan fait apparaître sans ambiguïté un homme sans excuses pour les fautes qu'il commet à l'égard de la société. Les sciences de la nature constituent la seule planche de salut pour accéder à une explication qui manque. La société et la nature juxtaposent dans l'homme leurs déterminismes au point qu'aucune action ne semble se détacher des causalités sociales et naturelles. L'homme est sans excuses parce qu'il n'est pas libre d'agir à sa guise. Le sociologue-écrivain l'atteste par ses hypothèses et les observations qui l'étaient. Pourtant, l'individu reste responsable de ses actes et se soumet le cas échéant au risque de sanction et de punition qui pourraient le frapper.

La faute existe-elle encore si la vie de l'individu est l'effet de causes sur lesquelles il n'exerce aucune influence ? La sociologie ne pardonnerait ni n'excuserait nos fautes puisqu'elles échapperaient à notre libre-arbitre et à notre volonté ? Et pourtant le mal existe puisque les châtiments punissent les crimes. Comment les lois sociales peuvent-elles générer des actes qui les transgressent. Leur déterminisme est-il limité ? Les lois sociales seraient alors moins implacables que les lois de la nature ? D'où viendrait encore le mal que les lois sociales ne parviendraient pas à endiguer ? Du corps, des passions, de la nature ? Si le sociologue ne parvient pas à excuser nos fautes, nos manquements aux règles de la vie sociale, n'est-ce pas en raison de l'irréductibilité de l'homme à la nature d'un être social ?